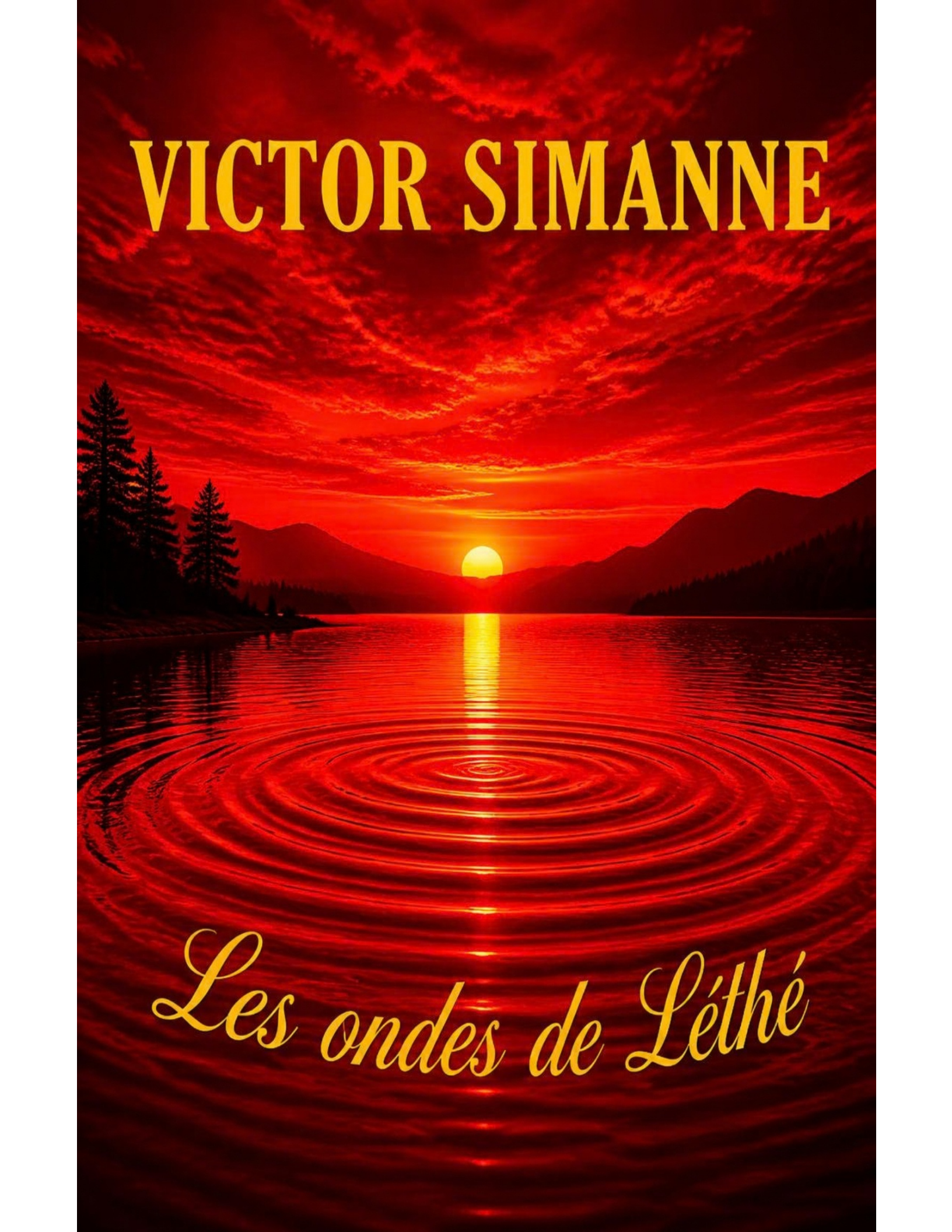




VICTOR SIMANNE

Les ondes de Léthé

Victor Simanne

Les ondes de Léthé

© Victor Simanne, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1869-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie ce roman à toutes les personnes qui ont perdu le chemin de la mémoire et à toutes celles qui essaient de recréer des routes, aussi petites soient-elles.

« Vieillir, c'est se retirer progressivement du monde des apparences. »
Goethe

Préface

Durant la saison la plus rude, des feuilles à la robe brune, s'accrochent plus longtemps aux branches, comme si un événement important les retenait.

Leur couleur sombre contraste avec la blancheur hivernale. Repliées sur elles-mêmes, elles ne sont plus aussi belles que les feuilles de mille couleurs tombant les jours d'automne.

Même si le lien entre la feuille et la branche n'est pas complètement rompu, des excroissances se forment et empêchent la circulation de la sève, celle-là même qui nourrissait les bourgeons, les fruits et les jeunes racines. Désormais, résignées, ces dernières feuilles, affrontant le froid, figées dans cet instant d'éternité, entament une période difficile de leur existence.

En observant la nature, on peut déceler que cette feuille s'accroche péniblement à la branche car l'arbre n'a pas encore eu le temps de « subériser » : la jonction n'a pas eu le temps de cicatriser. Ainsi, restant attachées à la branche, les feuilles empêchent certaines maladies d'atteindre la sève et de se répandre jusqu'aux racines. A leur manière, elles contribuent à la perpétuation de l'espèce.

Après quelques temps, ces dernières feuilles ne tombent pas comme les autres. Elles se racornissent puis s'émiettent et disparaissent. Accrochées à leur branche jusqu'à la dernière seconde, on se demandera toujours où ces feuilles s'en sont allées.

Les branches, ainsi mises à nu, se préparent lentement... Et la lumière, trouvant son chemin dans cet espace inoccupé, finit par réapparaître.

Au début de l'automne, il y a aussi des feuilles arrachées par un vent contraire, triste et terriblement injuste. Nous connaissons tous une feuille qui brillait encore de mille feux. Nous admirions ses couleurs rayonnantes.

Je voudrais ainsi rendre hommage à Katia Chombart.

Je sais que là-bas, tu ne laisseras pas la déesse de Léthé nous empêcher de nous revoir un jour.

Il y a aussi le printemps où fleurit le bonheur de t'accueillir, chère petite Madeleine.

Prologue

« La vieillesse arrive brusquement comme la neige. Un matin au réveil, on s'aperçoit que tout est blanc. »

Jules Renard

Ma conception de l'existence a changé le jour où je suis entré dans cette salle. Que pouvons-nous attendre de la vie ? Y a-t-il encore du bonheur à partager ?

En fin de compte, se pose-t-on toujours les bonnes questions ? Un jour à la fois, vers quoi ce monde nous mène-t-il ? Je n'en sais rien. Je les regarde, tous, l'un après l'autre. Ils sont assis sur une chaise ou dans un fauteuil roulant. Ils sont là, les mains tremblantes, bien présents, mais perdus dans une forêt de secrets, de remords et de souvenirs qui s'entrelacent.

Sur le visage d'un enfant, nous pouvons lire le moindre tracas. Son front se plisse, ses lèvres font la moue, les larmes coulent à profusion. A cette tumultueuse expression de la vie, personne n'est indifférent.

Pour ceux dont le temps a érodé le parcours, il est plus difficile de percevoir le tourment. Les saisons ont sculpté leur visage, telle une bougie qui se consume. Si, pour une raison ou une autre, un tracas les chagrine, de nouvelles rides apparaissent, confluant avec celles qui, comme un livre d'histoire, ne montrent plus que des lignes du temps accomplies.

L'entrain quotidien rythmait leurs belles années, mais en vieillissant, leur vie se transforme peu à peu en une tragédie inéluctable. Ces doyens, comme on aime les appeler, subissent l'un après l'autre la perte des êtres aimés. La flamme qui les animait s'évanouit peu à peu et laisse place à une fumée grise. Ils s'enferment ainsi dans une opacité nous empêchant de comprendre leurs sentiments.

Connaissent-ils l'enfer ou découvrent-ils un nouveau continent ? C'est difficile à dire, encore plus de se mettre à leur place. C'est toujours la même incompréhension. Pourquoi restent-ils sur cette terre ? D'un pas chancelant, ils se déplacent de temps en temps dans la salle commune, comme si la solution était de l'autre côté, dans un espace dont l'entrée nous semble inaccessible. Des pluies diluviennes ont détruit les chemins. Des reliefs impraticables forment les limites de leur perception. Leur esprit se promène entre deux mondes : le nôtre et puis celui de leurs paysages inextricables.

Néanmoins, si on les observe davantage, chaque sillon de leur visage nous

dévoile une partie de leurs secrets et nous laisse entrevoir notre propre cheminement.

Je vous parle de tendresse, je vous parle d'eux, les inutiles, les incompris. Ceux dont les gestes tremblotants nous ramènent à notre condition d'homme. Les délaissés de la vie, ceux qui, assis toute la journée, attendent on ne sait quelle étincelle qui ferait briller leurs yeux une dernière fois. Que restera-t-il de nous lorsque nos mains seront veineuses et tortueuses, quand nous serons prisonniers de notre crépuscule ?

Loin des tourbillons et des tempêtes de ce monde, ils sont reclus dans un lieu où rien ne se passe, ou si peu. Pourtant, en partageant un peu de leur quotidien, j'ai vécu de bons moments, des émotions là où on ne les attend pas, comme si la vie explosait d'intensité au moment du salut final.

Chapitre 1 : Le verdict

« Là où entre le soleil, le médecin n'entre pas. »

Proverbe français

J'attends depuis au moins trente minutes. Ils ne se rendent pas compte ces médecins ! On a mieux à faire dans la vie. Ah, enfin ! Le numéro précédant le nôtre s'affiche sur l'écran. Une femme se lève et suit le spécialiste vers son cabinet de consultation.

Je suis serein. L'infirmière m'a confirmé au téléphone que maman n'a pas de maladie grave.

Pour me distraire, je prends un magazine : il date de septembre. Bonjour les nouvelles fraîches ! Je repose la revue. Comme quand on ne sait que faire, j'observe ce lieu étrange : la salle d'attente. On ne pouvait pas trouver mieux comme nom. Je regarde les cadres fixés un peu partout sur les murs, rien que des paysages exotiques dignes de revues de vacances. Ces plages, ces forêts et ces décors sont magnifiques. J'observe les autres patients assis comme nous, en attente de je ne sais quel verdict. Chacun regarde ces images avec indifférence. Cela ne peut en être autrement, aucun ne faisait partie du voyage.

Pourquoi accrocher des photos sur les murs de cette pièce ? Le médecin prend-il le temps de s'arrêter et de les regarder ? Je ne crois pas. C'est le seul concerné et il les ignore. Il aurait dû les mettre dans ses toilettes. J'imagine la scène : sur son cabinet regardant ses photos de vacances.

Sur une autre pile de livres, je vois, en première page, un magnifique paysage accompagné du mot « évasion ». Ce mot devrait nous faire rêver. À bien y réfléchir, quel mot ridicule ! Il nous jette en pleine face l'angoisse de notre destin insignifiant et répétitif : « Votre vie est une prison, vous devez vous enfuir, Monsieur, vous évader. » A notre insu, toutes ces publicités nous font détester notre existence. Quand on y pense, ce n'est pas flatteur pour notre conjoint, nos enfants, nos amis. Je préfère l'adage : on part pour découvrir et on revient pour être heureux. Un bruit de chaise me sort de mes pensées. Dans un effort soudain, maman prend son sac et se lève.

— Maman, où vas-tu ?

— Que fait-on là ? Nous sommes chez le coiffeur ? Pourquoi ces tabliers blancs ?

— Non maman, je te l'ai dit. C'est simplement une visite chez le médecin.

— Mais je ne suis pas malade !

— Oui, mais tu oublies tout, lui dis-je, agacé par son comportement.

— J'oublie quoi ?

Dépité, je ne réponds pas. Cela ne servirait à rien.

Elle avance péniblement, à petits pas, vers la sortie. Je la rattrape en la prenant par le bras. Heureusement, des bruits de portes me sortent de cette impasse.

— Ah, regarde, Maman, les gens précédents sortent. C'est notre tour.

Je regarde discrètement ma montre : quarante minutes de retard. C'est raisonnable, ça aurait pu être pire. Je vais pouvoir retourner travailler.

Le spécialiste sort du cabinet et vient droit vers nous. D'un regard distrait, cet homme d'une grande corpulence s'adresse à l'assemblée.

— La personne suivante, s'il vous plaît !

— Oui, c'est nous, dis-je en aidant maman à avancer.

— Bonjour, Monsieur. Madame Delplancke, je présume ?

— Oui, c'est bien ça. Bonjour, Docteur.

— Il n'a pas l'air d'être un bon coiffeur, crie-t-elle en le toisant, ignorant le fait que le médecin puisse l'entendre.

— Asseyez-vous, Madame, Monsieur, dit-il en nous indiquant, d'une main ferme, les deux chaises en face de son bureau.

Sans s'occuper de nous, il scrute l'écran de son ordinateur. Le silence emplit l'espace. Nous subissons le clic incessant de sa souris. Je regarde maman. Elle me semble indifférente, perdue dans ses pensées. Après un certain temps, le médecin nous regarde d'un air compatissant :

— Nous avons les résultats des examens cérébraux. Ceux-ci confirment ce que nous pensions. Votre maman souffre d'une dégénérescence cérébrale sévère.

J'entends le verdict : dégénérescence cérébrale sévère. Ces trois mots résonnent dans ma tête. Maman avait un problème, c'était évident. Mais quand un médecin arrive à identifier la maladie, cela nous fait prendre conscience en un instant de notre impuissance.

— Pourriez-vous nous préciser les conséquences, s'il vous plaît ?

— Alzheimer, vous connaissez ? Ça y ressemble.

Voyant mon air interloqué, il se déride et s'adresse à nous sans la moindre réserve.

— Ne vous inquiétez pas, elle ne va pas s'en rappeler, dit-il, fixant son regard sur maman puis le ramenant vers moi.

Je sens à l'intérieur de moi un bouillonnement soudain. Son détachement, pour ne pas dire son indifférence, m'exaspère. Je suis agacé par son manque de

tact. Sans recul sur la situation, je réponds d'un ton coléreux.

— Vous croyez vraiment !

— Pourquoi t'énerves-tu mon chéri ? Calme-toi ! Ce n'est rien. Une mère, ça voit toujours quand son enfant ne va pas bien. N'est-ce pas, Monsieur ? dit-elle en le fixant du regard.

— Oui, oui, Madame.

— Je suis calme, Maman.

— On ne dirait pas ! dit-elle d'un ton sévère en se retournant sur moi.

Comprenant que mon agacement est le reflet de mon désarroi et de mon incompréhension, le spécialiste se décide à m'expliquer calmement le problème.

— Monsieur, vous vous en doutez sûrement, c'est une pathologie liée au vieillissement. La sénilité peut se manifester au niveau nerveux, neurologique, cardio-circulatoire et la maladie peut même provoquer des problèmes digestifs. Comme vous avez pu le constater chez votre maman, elle est surtout caractérisée par une déficience du système neurologique, c'est-à-dire une perte de la mémoire immédiate. Le patient a une incapacité à se forger de nouveaux souvenirs. On parle d'amnésie antérograde. La maladie se traduit par une désorientation temporelle, de fausses reconnaissances et des fabulations.

— Oui, oui mais...

— Etant donné les résultats, elle doit très probablement oublier les noms. À ces symptômes peuvent s'ajouter de la confusion mentale, des troubles psychotiques, une confusion des générations ou encore de l'apraxie. Avec le temps, toutes ces manifestations s'intensifient et les pertes de mémoire deviennent de plus en plus fréquentes.

— Qu'est-ce qu'il raconte, lui ? C'est un intellectuel, il n'y a pas à dire. Il te prend un peu de haut avec ses termes scientifiques. Ne te laisse pas faire !

— Je crois que je vais revenir seul, dis-je au médecin en le regardant intensément.

— Je vous préviens, je n'ai pas de rendez-vous avant un mois.

Je ne peux plus supporter son manque de discrétion et son insensibilité. Cet homme semble n'avoir aucune compassion. La routine, sans doute. S'il n'est pas idiot, il doit remarquer en ce moment mon désappointement mais ce n'est pas le genre à se remettre en question. Subissant la houle de mes émotions, je m'efforce de me calmer et réalise que ma colère ne soulage pas ma peine. La boule au ventre, dominant les larmes qui me montent aux yeux, je lui réponds :

— Vous pouvez ralentir la progression de la maladie ?

— Oui, je vais lui prescrire un comprimé à prendre tous les matins mais il faut